Aldo Rossman

Je suis un zombie



Je suis un zombie

Aldo Rossman

Image de couverture : Image générée par IA

Je suis un zombie

Suis-je vivant ? Suis-je mort ? Impossible d'en avoir le cœur net. Je me tâte. Sous la flanelle, la peau, bien qu'un peu flasque, est encore ferme.

Il est temps de sortir de ce local sordide où l'on m'a enfermé dans un placard, allongé et vêtu de ce costume étriqué et ridicule, un vieux costume datant d'une époque où je pouvais peut-être encore attirer les regards et courir la fortune. À présent, ce n'est qu'un déguisement défraîchi. De quoi ai-je l'air ? Dans cette salle tout de blanc carrelée, un miroir me renvoie l'image d'un homme fatigué, pas défiguré, serré dans son costume gris démodé, la cravate bleue légèrement tordue, le visage plutôt pâle certes, mais présentable. J'arrache la cravate, traverse le hall de l'hôpital où attendent des groupes de personnes désœuvrées et m'élance dans la rue.

Je ne me souviens pas de grand-chose. Une profonde douleur, puis la nuit. Le reste s'est évaporé. Ma propre identité m'est aussi étrangère que les quelques personnes croisées en cette fin d'après-midi d'un jour de printemps, ou d'été je ne sais pas, dans une ville tout aussi inconnue. La lumière pourrait être celle d'un mois de juin, il fait chaud, le soleil est encore haut dans le ciel et les gens déambulent en tenue légère, attirés par la promesse d'un événement en préparation, une fête peut-être. J'enlève la veste et décide de suivre le mouvement.

Il se passe une chose curieuse : en mon absence, le monde a continué de vivre. Vivre pourquoi ? Je me le demande. À quoi riment ces notes de musique que l'on entend à travers le lacis des rues et l'atmosphère ardente de la soirée qui s'annonce ? Pourquoi ces pas précipités, ces éclats de rire et ces fanions colorés suspendus entre les murs et les pylônes ? Y aurait-il tant de raisons que cela de se réjouir ? Cela m'étonne, autant que je sois capable de ressentir quelque chose. Car en réalité je ne ressens rien, ou si peu, dans un trouble si vaste. Vaste est mon regret en effet, si vaste que je ne sais plus où m'y situer. Je suis perdu. À mesure que j'avance (ma jambe gauche tire un peu) je commence à comprendre que ma place n'est plus ici, que personne ne m'attend, personne ne me fera de signe amical. On m'avait rangé dans un tiroir glacial, presque enterré. La page tournée, je ne suis plus rien. Juste un étranger condamné à errer sans but.

Je regrette de ne pouvoir participer à la fête, danser, lever mon verre, m'attabler en compagnie d'adorables personnes qui me reconnaîtraient comme un des leurs. Ce monde n'a déjà plus de sens pour moi, c'est un monde bien réel mais fragile qui pourrait s'écrouler à tout moment, je le sens. Depuis que j'en suis parti, un processus invisible est à l'œuvre, une corruption affectant chacun des atomes qui nous constitue lui et moi et tend à nous éloigner irrémédiablement l'un de l'autre. Jusqu'où cela tiendra-t-il ? Je n'en sais rien. Mon véritable regret en fin de compte, c'est de ne plus être parfaitement vivant, mais pas tout à fait mort non plus. Tout cela est vraiment compliqué, je ne sais pas quoi faire. Il me reste la possibilité de regarder, de me mêler à la foule et faire comme si. Comme si je pouvais encore partager quelque chose avec une réalité qui n'est plus la mienne.

Une rue toute droite bordée de vitrines. Mon reflet m'accompagne, mais il me paraît moins avenant que celui aperçu plus tôt dans le miroir de l'hôpital. C'est peut-être un effet de la lumière. Celui que j'aperçois entre les vases et les fleurs d'une boutique de décoration a un sourcil plus haut que l'autre et un œil à demi-fermé. Sa chevelure laisse pointer un épi disgracieux.

J’entreprends de tout remettre en place dans l’apparence de ce visage quelque peu désordonné, mais bientôt un autre visage vient se surimposer au premier. C’est celui du commerçant derrière sa vitrine, il observe ce passant fatigué venu faire d’étranges mimiques en face de sa marchandise. Se moquerait-il ? J’interromps ma toilette, rajuste mon col et reprends ma marche. Ne pas se faire remarquer.

La foule, enfin. Sur une place entourée d’arcades, la population s’est singulièrement densifiée. Cela va et vient en tous sens. De partout me parviennent des bribes de conversations. Des odeurs de chichis ou de chocolat, flottent au niveau des narines. On s’interpelle, on se bouscule. Je dois slalomer entre les groupes, prendre garde à ne pas me faire renverser. Je ne suis plus habitué à une telle agitation qui s’empare de moi malgré ma réticence. J’ai l’impression d’être soudain plongé dans un grand fleuve qui m’emporte et me redonne un semblant de vie. C’est grisant. Quelques notes de musique retentissent d’un côté de la place et bientôt le mouvement d’ensemble imprime à chaque corps une translation progressive vers la source sonore. Sur une estrade, un groupe de musiciens s’est lancé dans une démonstration de virtuosité instrumentale, le saxophoniste accroche une ribambelle de notes aux guirlandes de papier que le vent soulève au-dessus des têtes, il tend son cornet de cuivre vers le ciel, la ligne musicale s’élève, puis se dilate et explose en une pluie d’harmonies acoustiques et rythmiques. Le public, subjugué, s’est mis à onduler en suivant les invitations du soliste, calé sur le tempo des basses. Autour de moi, ça balance plus que sur le pont d’un navire en perdition, je m’efforce de suivre la mesure et tente un déhanchement maladroit appuyé sur mes jambes flageolantes. Une jeune femme que son compagnon tient par la taille se tourne vers moi et éclate de rire, je dois avoir l’air d’un échappé de l’asile.

Il s’agissait juste de faire semblant, je me suis laissé entraîner. Mieux vaut mieux sans doute s’éloigner des lieux trop fréquentés quitte à perdre un peu en intensité de vie, bien que celle-ci soit un peu usurpée.

De la place, une esplanade invite à rejoindre les bords du fleuve.

Là, des couples avancent en se tenant par la main, des guinguettes retentissent d’une rumeur joyeuse, celle de la jouissance immédiate, du temps retrouvé, des soirées printanières et légères. Un écho me parvient de semblables soirs accrochés à ma mémoire envolée, comme une première victoire. Il n’est peut-être pas dit que tout doive être englouti. Je voudrais m’en assurer et toucher cela de près, mais à peine ai-je fait un pas en direction de la terrasse au bord de l’eau qu’un crissement de pneus retentit tout près de moi. Une voiture vient de piler à ma hauteur, il s’en est fallu de peu qu’elle écrase ma carcasse déjà branlante. J’ai fait un écart et me suis arrêté au beau milieu de la chaussée, incapable de réagir, pendant que le conducteur bondit hors de son véhicule et se précipite vers moi en m’injuriant de toutes ses forces. Craignant d’être molesté, je me suis reculé, mais voilà que mon adversaire marque le pas, au lieu de venir au contact, il gesticule à distance et se contente de quelques grossièretés. « T’as vu ta gueule ? Pauvre type, rentre chez toi ! » puis il retourne à son bolide et démarre en trombe. J’ai senti son hésitation, peut-être a-t-il estimé tout acharnement inutile au vu de mon état, ou bien jugé qu’au concours de la géhenne il risquait de ne pas être le plus fort. Des dizaines de paires d’yeux se sont tournées vers la scène où se déroule l’altercation, on me regarde avec suspicion, je préfère m’éclipser une fois de plus.

La nuit tombe sur la ville, l’obscurité tend à envahir les marges. Des passages se fondent entre les immeubles où s’engouffrent des piétons accélérant le pas. Je scrute les physionomies, file des passants anonymes s’écartant des voies fréquentées. Depuis peu une question me taraude, je crois pouvoir trouver une réponse dans certains visages croisés une heure plus tôt. Des choses reviennent, comme une lointaine lueur. Je m’égare dans un labyrinthe de ruelles et d’impasses. Soudain, un cri étouffé me parvient d’une cour en contrebas, je descends une marche et m’approche avec circonspection. Deux individus sont aux prises l’un avec l’autre dans le renfoncement d’un mur. À y voir de plus près, bien qu’il fasse noir, il s’agit plutôt d’une femme qui se débat pendant qu’un homme fourrageant sous ses vêtements la tient collée contre la paroi, la main

plaquée sur son visage. Lorsqu'il sent ma présence, celui-ci lâche sa victime et s'enfuit en toute hâte en se rajustant. La femme sanglote, je pourrais peut-être lui venir en aide, mais je crains de l'effrayer et préfère m'éloigner. Qui pourrais-je bien aider dans ce monde, moi qui ne fais que passer ?

Me voici de nouveau sur une place où des dizaines de personnes se croisent en exhibant un air radieux. Il y a de quoi s'étonner, j'aimerais suivre les fils de ces vies pour pénétrer leurs secrets mais, préférant m'exposer le moins possible, je longe les murs tout en jetant un œil aux alentours. Mon œil droit me fait un peu souffrir d'ailleurs, il me démange sans cesse et ma vue de ce côté-là faiblit indubitablement. Une femme que je ne connais pas m'observe de loin de manière insistante. Elle a un certain âge et bien qu'elle présente une mise soignée, il émane de toute sa personne un éclat éteint, telle une fleur flétrie. Je prends conscience subitement que je ne suis pas seul. Sommes-nous nombreux ainsi dans cette ville, dans le pays ? Jamais, à l'époque où je vivais pour de bon, je n'aurais pu imaginer une chose pareille. Feignant de soulager ma douleur en frottant mon œil, je fends un groupe de flâneurs pour échapper à ce nouveau regard inquisiteur comme aux mille questions qui se pressent dans ma pauvre cervelle ruinée. Une buvette est installée à l'angle de la place. Je ne suis pas sûr d'avoir vraiment faim ou soif, mais il serait temps d'hydrater mon corps qui déambule depuis des heures dans cette atmosphère surchauffée et prendre un rafraîchissement me donnerait au moins une contenance. Malheureusement, ma veste est perdue, j'ai dû la faire tomber lors de l'accident et de l'altercation qui s'en est suivie. J'ai beau fouiller le fond de mes poches, pas le moindre centime en vue. À ce moment-là, une fillette qui se tient près de moi vient toucher mon bras par mégarde et s'écrie soudain en se tournant vers sa mère, « il a froid le monsieur ».

Celle-ci se retourne, une expression d'horreur se peint sur ce visage qui ne m'est pas inconnu. J'ai le sentiment d'avoir trouvé ce que je cherchais. « Jérôme ! C'est toi ? »

Ce que je cherchais : un nom peut-être, ou une reconnaissance, un regard bienveillant. J’ai bien conscience que mon aspect joue contre moi, l’œil droit surtout qui a pris la fâcheuse habitude maintenant de sortir de son orbite. Je fais pourtant tout mon possible pour paraître normal et satisfait de mon sort, je replace le globe oculaire d’un geste anodin, souris (hélas, ma dentition ne doit pas présenter un aspect plus reluisant). En dépit de mes efforts, c’est l’incompréhension que je lis dans ces yeux fixés sur moi, puis la peur, la mère tirant vivement son enfant en s’éloignant sans demander son reste, sous le coup d’une répulsion que rien ne peut endiguer, même une question innocente, « il est méchant le monsieur ? »

L’instant d’après, ce sont des cris de panique, un vide qui se forme instantanément autour de ma personne à l’apparence pourtant bien inoffensive. Pourquoi tant de bruit ?

J’aurais dû me méfier, j’aurais dû rester invisible je le sais, mais il est trop tard et me voilà maintenant comme un évadé, un proscrit, tirant sur ma jambe récalcitrante pour mettre le plus de distance possible entre moi et le théâtre de cet esclandre retentissant qui promet de rameuter toute la ville. Par chance, le groupe de gens qui se trouvaient à proximité n’a pas réagi à ma dérobade, personne n’a tenté de me poursuivre à travers les rues et les parcs offrant une ombre providentielle. Je m’assois sur un banc solitaire. Je peux enfin souffler, protégé des lumières de l’avenue voisine par un épais feuillage arbustif.

Pendant qu’une sourde inquiétude descend sur la ville, prenant possession des esprits et jetant l’alarme dans les foyers où des gens honnêtes croient pouvoir profiter d’un repos bien mérité, j’essaie de faire la clarté dans mon propre esprit malmené. Je possède un prénom, ce n’est pas rien, me dis-je, mais à quoi cela me servira-t-il dans la situation présente ? Le visage de cette femme me revient et une série de vagues souvenirs surgissent à sa suite : le siège de l’entreprise où nous travaillions, un beau local tout neuf baigné de lumière au vingtième étage d’une tour, les réunions sur les objectifs à

atteindre, puis les tournées dans les grandes surfaces, l'obligation de placer les produits en quantité définie. « Soins pour le corps et crèmes revitalisantes », c'était notre credo. Déjà pourtant la pression quotidienne, le sentiment de dévalorisation, de ne jamais y arriver, ternissent le tableau trop lisse de la réussite. Déjà s'imposait le sentiment d'avoir raté sa vie, si jeune. Études brillantes, carrière éblouissante, mais si vite rentré dans le rang, déjà mort.

Tout cela est venu d'un coup, un premier bloc de mémoire mis à jour comme le vestige d'une vie disparue. Il reste encore tellement de choses enfouies. Je me demande si ce que je vais apprendre vaut la peine d'être connu et si celui qui erre ici-bas en quête d'une impossible résurrection ne ferait pas mieux de rejoindre sa place dans la chambre froide. Je me prends à rêver de la tranquillité d'un cimetière et d'une belle tombe de granit.

Las, le rêve me sera refusé autant que la tranquillité. Tout se passe comme si mon retour dans ce monde avait brisé un équilibre fragile, bouleversé l'ordre des choses et précipité cette journée sur une pente dangereuse. Une voiture de police surmontée d'un haut-parleur passe à allure réduite sur le boulevard, diffusant un message de vigilance à destination des citoyens, « des individus louches, aux intentions malveillantes, se sont infiltrés dans la population et attendent la moindre occasion pour semer le trouble. Leur tenue et leur comportement équivoque les désignent immédiatement à l'attention du public et des spectateurs venus profiter des attractions de la soirée. Gardez vos distances, évitez les provocations inutiles et n'hésitez pas à alerter les forces de sécurité si nécessaire ». Sous un discours rassurant, le message est clair, la chasse au « presque-humain », peut commencer. Je ne me sens plus en sécurité dans ce square, je me dis qu'il faut absolument sortir de là, quitter le centre assiégé et gagner les faubourgs.

À peine ai-je mis un pied en dehors des grilles du parc que des scènes stupéfiantes s'offrent à mon regard anéanti. Des bandes de déclassés qui n'ont apparemment rien de spectres s'attaquent aux vitrines des boulevards qu'ils défoncent à coups de barre de fer, puis

s'enfuient avec leur butin. Le chaos s'installe sous couvert de maintien de l'ordre. Dans sa retraite précipitée, un pillard laisse tomber juste devant moi une partie de sa prise, des vêtements bien taillés et hors de prix. Dans le lot, une veste me permettra de me refaire une apparence, d'ailleurs celle que j'ai perdue ne m'allait pas du tout, il y a aussi une casquette pour masquer ce visage déjà trop familier.

Remontant les rues secondaires qui présentent moins de risque, je croise des groupes de personnes dont les conversations suffisent à m'indiquer l'état de la situation. La rumeur tend à laisser penser que des corps auraient disparu de la morgue et qu'une invasion se prépare. Je ne pourrais pas démentir ces propos. La fête semble se dissoudre par à-coups, égrenant ses derniers flonflons dans l'air parfumé de la nuit estivale. L'esprit désinvolte n'est plus de mise, mais il y a encore beaucoup de monde dans les artères et sur les places éclairées.

Le crépuscule s'achève, partout des alarmes retentissent. Bien que les autorités prétendent garder le contrôle, la débandade est générale, accompagnée de clameurs lointaines et sporadiques dont il est impossible de dire si elles sont le fait de noceurs attardés ou l'avant-goût de l'émeute. Soudain, à quelques dizaines de mètres, un attroupement formé sous le porche d'un grand immeuble attire mon attention. Un mouvement confus entoure la scène trop lointaine pour que l'on puisse distinguer quoi que ce soit. Des gens s'esquivent en détournant le regard, la main plaquée sur la bouche, « Mon Dieu, mon Dieu !

— Que se passe-t-il ? demandent les derniers arrivés.

— On en tient un ! »

Quelque chose bouge encore sous la mêlée, un demi-cadavre dont les derniers soubresauts aimantent la foule aux sentiments mélangés, épouvante et dégoût. Tout se justifie à cette heure : le meurtre entrevu à la lueur déclinante d'un réverbère n'en est pas tout à fait un puisque cette chose à l'apparence humaine n'était pas vraiment vivante, dit-on.

Pourquoi tant de haine ?

Je me tiens à bonne distance, esquisse prudemment un demi-tour. Mais un homme jeune en débardeur a remarqué cet individu suspect à la démarche clopinante, il va donner l'alerte. Par chance, un local à poubelles m'offre un asile transitoire. La ville s'est transformée en un immense piège où je ne suis plus en sûreté nulle part, je dois rester caché.

Ma retraite m'a conduit jusqu'à une zone d'entrepôts, mais mon pauvre corps a été beaucoup sollicité, je ne suis pas sûr de pouvoir continuer la cavale. Mes cheveux s'arrachent à pleines poignées, mes doigts s'engourdissent, ma peau elle-même devient translucide et grisâtre, impossible de passer inaperçu. Je dois reprendre haleine. Un enclos rempli de palettes pourrait faire un refuge idéal, mais à peine avancé au niveau de la grille, je me rends compte que l'endroit est occupé. Ce n'est qu'un couple d'amoureux en quête eux aussi d'un abri pour leur tendre conciliabule. Ils sont tellement occupés l'un de l'autre qu'ils n'ont pas remarqué ma présence à quelques pas, je m'efforce de prendre l'apparence d'un tas de planches. J'observe leur manège, fasciné. Ils ne savent rien de la vie, me dis-je pour me consoler. Alors qu'ils s'étreignent, ignorants d'un monde sur le point de s'effondrer autour d'eux, je sens mon cœur se remettre à battre faiblement et un visage encore flou sort à son tour des catacombes de ma mémoire pour remonter telle une bulle à la surface de cette nuit de naufrage. Son nom me reste inaccessible, mais avec ses traits se précise la sensation de ses lèvres et l'amorce d'un regard qui me tient prisonnier. C'est un sentiment étrange, qui remue les entrailles et insuffle un sang nouveau dans mes veines. Serait-il possible qu'à la fin la vie soit sauvée ? C'est un désir presque violent qui s'empare de tout mon être agonisant, une envie de vivre désespérée, de la retrouver. Le sens du mot « aimer » me revient et une de mes dents choisit de s'en aller. Elle était pourrie. « Mon dieu, pourquoi tant d'incertitude ? »

Accroché aux amoncellements de matériaux qui m'entourent comme à mes espoirs chancelants, j'ébauche un pas en arrière. Prudence et silence sont devenus ma devise afin de survivre parmi les mortels, pour moi qui n'aie même pas cette chance. Se pourrait-il

que des rabatteurs ratissent encore le quartier ? J’ai senti un mouvement furtif tout près de moi, je me tasse dans l’ombre des planches, mais une main invisible me saisit par la manche et me tire avec force jusqu’à l’embrasure formée à proximité par des murs disjoints. Je reconnais la femme fanée qui m’observait sur la place. Elle me fait signe de la suivre sans bruit, au moins quelqu’un qui ne me veut pas de mal. Au fond d’une impasse, nous pénétrons dans un hangar où je découvre avec surprise un public nombreux. Rien à voir avec la fête et ses atours, un coup d’œil suffit pour comprendre qu’ici, c’est plutôt la déchéance. Regards torves et bouches édentées, chairs déliquescentes, corps déséquilibrés, accoutrements d’un autre temps. Toutes les infirmités, ladreries et dégénérescences incurables semblent s’être donné rendez-vous sous ce toit de tôles dans une nuit suffocante. Le mouroir le plus indigne des fins de vie passerait à côté pour un riant séjour et mes vêtements neufs font l’effet d’une injure à la mode un peu gâtée qui s’impose en ce lieu. Se pourrait-il vraiment que j’appartienne désormais à ce peuple de l’abîme ? Je n’ose le croire, je voudrais tant m’enfuir d’ici, rejoindre celle dont dépendra peut-être mon salut, échapper à ce nouveau traquenard afin de me désaltérer de sa vue pour toujours, mais toute dérobade est interdite. De toutes parts accourt une foule dépenaillée et défigurée qui m’enserre et bloque toute issue, il n’y a rien à faire, il faut se fondre dans cette armée des ombres.

Un chef émerge d’ailleurs de la masse agitée, inquiète, qui n’attend qu’un ordre pour se mettre en marche. Il se hisse sur une caisse en bois, aidé par deux partisans plus solides que les autres et s’adresse à l’assemblée d’une voix sépulcrale : « mes amis, plusieurs de nos frères ont été massacrés ce soir ». Les têtes s’inclinent, des larmes couleur d’eau sale s’échappent des yeux flétris. « Nous attendions l’hospitalité, on nous répond par la guerre. Nous voulions de l’aide, de la compassion, nous avons du sang. Ceux qui font cela se désignent comme l’humanité, mais en réalité, ils représentent la sauvagerie. Quelques-uns d’entre nous rêvaient de s’intégrer, de trouver une place, à la marge des vivants certes, mais une place tout de même. Nous savons désormais que cette possibilité est exclue ».

Les têtes dodelinent, signifiant d’un « oui » ou « non » confondu la compréhension douloureuse enfin partagée de n’être plus d’aucun monde, rejetés du ciel comme de l’enfer. « Bien sûr, oui bien sûr, tempère l’orateur d’une voix aux inflexions étudiées, nous savons que quelques spécimens parmi les humains ne sont pas forcément animés d’une volonté nuisible à notre égard. Si l’on regarde bien, certains nous ressemblent assez pour que l’on puisse croire qu’ils sont des nôtres, parlant sans arrêt d’un *Grand remplacement* qui signifie notre retour, à moins que ce ne soit le *Grand rassemblement*. Mais tout prophètes qu’ils soient, peut-on attendre d’eux qu’ils convertissent leurs semblables ?

— Non, non ! répond l’assemblée fantomatique, les pupilles vitreuses remplies d’un pâle reflet où des reliques de vies rêvées s’évanouissent à jamais.

— Mes sœurs, mes frères ! reprend alors le tribun d’une voix soudain plus forte et plus grave, y a-t-il quelque chose que nous puissions encore espérer de l’humanité ?

— Non, non ! s’exclame l’auditoire chauffé à blanc, agitant ses membres momifiés comme des étendards de misère et soulevant son corps grotesque en une protestation véhémente qui secoue jusqu’aux fondations du hangar délabré.

— Alors nous allons faire un carnage !

— Oui, oui, un carnage ! »

C’est un cri de colère et de détresse tout à la fois qui s’élève de cette tourbe ayant eu apparence humaine. Elle se met en branle, cherchant d’abord dans quelle direction s’écouler telle une vague furieuse prête à déferler sur la ville et ses allées paisibles, ses certitudes fragiles, puis s’éparpille en une myriade de torrents dévalant les rues pour occire toute forme de vie sur leur passage. À cette heure, les habitants, éveillés ou endormis, n’ont pu ignorer le cri venu du lointain de leur avenir pestilentiel pour les saisir sur le vif. Un cri de ralliement répond au premier, où l’énergie du désespoir se mêle à la volonté farouche de s’accrocher au moindre carreau de vie encore debout. Tout devient cri d’un bout à l’autre de la cité s’enfonçant dans son ultime nuit.

Il serait vain de vouloir échapper aux ravages de la folie lorsqu'elle s'empare des esprits. Morts ou vifs, nous le sommes déjà tous, un peu plus tôt, plus tard. Bientôt égaux dans l'indifférence de nos dépouilles, mais convergeant pour l'heure dans une rage impossible à assouvir, à travers l'incendie qui s'allume et progresse d'un quartier à l'autre, le refus de perdre ce qu'il reste de plus précieux, l'étincelle de lumière promise à chacun, au risque de l'anéantissement général. Morts-vivants, morts ou vivants ? Nul ne le sait jamais vraiment.

D'abord entraîné par la marée hurlante et invincible, je me retrouve bientôt pratiquement seul dans un quartier excentré. Mes compagnons de disgrâce et de lutte se sont éparpillés, sans plan d'attaque, sans armes, bientôt sans généraux, il me reste un vague sens de l'orientation et de ce que je peux bien être venu faire en ce monde : Angélique. Je viens de récupérer son nom au beau milieu de la débâcle.

À droite et à gauche, je vois filer des ombres, créatures difformes enveloppées de guenilles, scélérats fuyant le théâtre de leurs méfaits, femmes à la recherche d'un enfant, miliciens armés jusqu'aux dents, citoyens gagnant leur refuge, écervelés, exaltés, paumés. Il n'y a plus de lois, la ville est une jungle où le prix de la vie n'obéit qu'au marché libre, au sauve-qui-peut généralisé, l'offre et la demande en direct. Une rumeur géante trouée d'aboiements et de lamentations plane d'un bout à l'autre de la scène immense et ouverte où tout peut se produire à tout moment. J'aperçois justement une vieille femme égarée, percluse, se hâtant à petits pas vers chez elle. Ne sait-elle pas que la moindre sortie peut s'avérer fatale ? Cela ne rate pas. Elle tourne le coin de la rue lorsqu'un individu vêtu de noir, surgi de nulle part, sorte de cosaque débraillé, fond sur sa victime, lui arrache son sac et ses bijoux avant de la laisser à terre et de partir comme il est apparu, avalé par le décor. La disparition des codes révèle une faune habituellement cachée sous le masque de la civilité. La crapulerie, pour une durée indéterminée tient le haut du pavé. Je n'ai pas échappé aux griffes des rabatteurs et à la folie vengeresse de mes

frères d’infortune pour tomber entre les mains d’un nouveau gang de mercenaires assoiffés de sang et d’or, aussi, ma résolution de quitter la ville est-elle prise, mais il faut encore ruser, contourner l’embrasement et trouver la sortie du traquenard en suivant la voie d’une image devenue obsédante. Je ne suis pas sûr d’y parvenir. Mon état laisse en effet poindre quelques doutes sur le temps qu’il me reste encore à déambuler avant la chute. La phase terminale approche si j’en juge à mes membres semi-paralysés, à ma vue déclinante, à ma peau bistrée comme une tumeur. Il me faut aussi reconquérir une dernière parcelle de mémoire perdue avant d’accéder à la source de jouvence espérée, et ce n’est peut-être pas le combat le plus facile. Qui sait ce qu’il me réserve ?

Une multitude de questions se pressent dans ma tête malade, exigeant des réponses immédiates. C’est alors que le destin vient placer sous mes yeux infirmes une scène que j’aurais préféré ne pas voir. Je n’aurais certes jamais rien su des causes ayant amené à ce moment critique signifiant ma mort, mais peut-être aurais-je gardé vis-à-vis de celle-ci une certaine candeur, conservant de la vie le souvenir d’une excursion dans un monde tentateur et cruel, mais auquel je n’aurais pas eu de part directe. Une âme sans tache en quelque sorte. On ne choisit pas toujours, hélas.

Ainsi, pendant que je cherche à disparaître des radars des maraudeurs en choisissant les recoins et les brèches de préférence aux places ouvertes, un couple très jeune sorti peut-être d’une soirée prolongée jusqu’à une heure tardive entre dans mon champ de vision à quelques mètres devant moi. Je discerne parfaitement leurs traits, rehaussés par la lumière crue du lampadaire situé au coin de la rue. Ils semblent moins préoccupés par les dangers rôdant tout autour que par un drame intime qui les unit et les oppose à la fois. Ils sont jeunes et beaux mais leur cœur est comme un vieux fruit desséché. La fille s’accroche au garçon qu’elle tente de retenir. « Qu’est-ce que tu vas faire ? Tu me laisses comme ça ?

Il lui jette un regard dur, la repousse d’un geste brutal.

— Tu crois peut-être que je suis resté pour toi ? C’est fini, tu

comprends pas ? Fini ! »

Elle ne s’attendait pas à ce coup-là, lâche prise. Dans ses yeux, la stupéfaction de se voir tomber supplante même celle d’apercevoir au même instant dans la vitrine du magasin en face la vision d’une autre fin tout aussi certaine. « Ne me laisse pas », répète-telle d’une voix à peine audible. Instinctivement, je me tourne vers la vitrine où j’entrevois un être grossier à la figure coupée d’une dentition apparente odieuse et moqueuse à la fois, en embuscade derrière un poteau. J’ai l’impression qu’il me fait signe. Un frère ? Machinalement, je m’écarte du mur pour faire demi-tour, avant de comprendre que le revenant là-bas vient d’effectuer exactement le même geste. Le garçon a tout vu, mais loin de revenir à une meilleure inclination, la peur qui l’envahit instantanément chasse la colère dans son regard, il se dégage des mains de la fille l’entravant toujours et s’enfuit à toutes jambes en l’abandonnant à son sort pour de bon.

Gisant à terre, immobile, humiliée et vaincue, elle m’observe, pense sûrement sa dernière heure venue. Sous le fard coulant et noircissant ses paupières, sa détresse rayonne. Elle est belle, me dis-je.

Soudain me revient le sens du mot « souffrir » comme un coup en plein cœur et je me vois à sa place un autre jour en d’autres lieux alors que l’on emporte mon corps dans un fourgon blanc à la sirène hurlante. Que s’est-il passé ?

Dans la vitrine, le démon ricane toujours en renvoyant mon image. Plus la peine de chercher à ajuster une veste, à arranger quelque mèche, cela ne ressemble à rien. Je m’enfuis à mon tour, loin de cette scène terrible, loin du passé qui me rattrape. Je voulais savoir, je sais maintenant.

Angélique était tout ce que je pouvais espérer dans la vie, moi qui n’avais rien su en faire. Je crois qu’elle était ma vie, mais était-elle la bonne personne avec qui faire cette vie, ou bien est-ce moi qui ai tout raté ? Je ne suis sûr de rien. Et cet enfant était-il bien le nôtre ?

Nous avons vécu ensemble, quelques années il me semble, nous avions des projets. Angélique savait aimer peut-être, mais aimer qui ? À défaut de connaître ses sentiments véritables, je tenais son enveloppe charnelle, et quelle enveloppe : souple, délicate, fougueuse. Nul besoin de soins revitalisants pour ce corps alerte, adorable, mais autant pouvais-je le tenir fermement dans mes mains, autant celle qui l'habitait se dérobait chaque jour un peu plus à mon amour que je croyais exclusif.

Longtemps je n'ai rien voulu voir. Elle partait et revenait, c'était comme un jeu. Le manque s'installait en moi, je ne pensais qu'à elle, incapable de rien faire. Ma vie ne tenait qu'à un fil qu'elle n'avait qu'à lâcher. Je ne la voyais pas pendant des jours, elle m'appelait au milieu de la nuit pour me dire qu'elle ne pouvait pas m'oublier. C'est là je crois que j'ai ressenti pour la première fois aussi nettement ce sentiment étrange de n'être qu'un mort-vivant. Il manquait encore le coup de grâce.

Angélique m'a tué, après m'avoir torturé. Elle me fit venir dans la maison où elle vivait désormais avec un autre. De cette soirée je garde en tête un unique souvenir, une image indélébile où je la vois me tromper dans le lit où elle m'a conduit en me faisant croire qu'elle m'aimait. L'enfant dormait dans la chambre à côté. Une angoisse terrible me saisit alors, mon corps secoué de tremblements traversa des affres de douleur qui prirent fin lorsque le cœur s'arrêta. Taco-Tsubo, diagnostiqua le médecin, arrêt cardiaque. Le syndrome du cœur brisé.

Tout est clair à présent. Terrassé par une révélation qui se serait accommodée d'un enterrement de première classe, avec mes restes bien arrangés et quelques bouquets de fleurs, je sais qu'il est trop tard pour espérer ou pour regretter, encore moins pour pleurer. Rien, il n'y a rien. Je suis un fantôme qui n'a aucune raison d'être, ici ou ailleurs, j'ignore même l'emplacement de ma sépulture sur laquelle je pourrais peut-être danser avec une ancêtre aux os blanchis, revenue venger sa mort lointaine pour solder une dette contractée de l'autre côté de la ligne de démarcation. Longeant un canal aux eaux

noires dans lesquelles tremble la lumière venue d’un pont désert, loin du centre, j’aperçois de nouveau le masque hideux qui me suit comme un fidèle compagnon. Impossible de s’y habituer, « voilà ce qu’elle a fait de moi », me dis-je, et tout en escaladant à grand peine le talus vers le passage ouvert à la circulation inexistante à cette heure, je sens monter du plus profond de mes entrailles un désir de vengeance irrésistible. Puisqu’il n’y a plus rien, autant que tout finisse, autant se livrer au massacre puisque nous n’avons plus d’autre idéal. Comme je comprends ce peuple auquel j’appartiens à mon corps défendant et dont je me suis pourtant tenu à distance, par lâcheté. C’est avec enthousiasme que je reprendrais ma place dans l’armée des damnés, fut-elle misérable, même décimée, mais c’est ailleurs que mes pas me guident. Ma mémoire endolorie vient d’exhumer une pièce de valeur, je crois savoir où se trouve la maison de mes tourments, là où s’est envolé mon dernier souffle. Je me dois d’y aller pour accomplir un devoir sacré.

À marche forcée, j’entame une campagne héroïque pour un soldat inconnu égaré dans un no man’s land indéfini et en sursis de sa propre fin. La mission devant achever mon intérim ne pouvait être plus foireuse, même imaginée par un esprit aussi détraqué que le mien. On dirait que ma bien-aimée s’ingénie à multiplier les obstacles entre elle et moi, je crains de ne jamais arriver. Partout sont dressés des checkpoints où paradent en treillis des militaires armés de fusils d’assaut qui filtrent les véhicules comme les passants et examinent dans le moindre détail tous les visages entrant dans le faisceau de leurs projecteurs. Des chiens tenus en laisse reniflent ce qui pourrait s’apparenter à l’odeur de la mort, même à distance, ils sentent ma présence et laissent échapper un grognement sinistre sous leur muselière, campés sur leurs pattes arrière, prêts à bondir. Des escadrons de « nettoyeurs » parcourent la ville et ses abords, rien n’est laissé au hasard dans la reprise en mains de la cité faussement endormie, sur laquelle s’appesantit un silence de plomb comparable à celui des cimetières sous un ciel nocturne. J’ai peur d’être le dernier des morts-vivants.

Le pèlerinage s'achève dans une zone pavillonnaire aux airs de « déjà-vu ». Je ne suis pas sûr de reconnaître l'endroit avec exactitude, tout se mêle au fond de moi : le retour sur une scène oubliée, les sentiments contraires charriés par les épreuves traversées, le questionnement sur ma place ici-bas ou dans l'au-delà, tout concourt à brouiller les raisons de ma présence en ce monde et en ce lieu. Il me reste une petite lueur de ce que j'y suis venu chercher : le sens de ma mort, autant que celui de ma vie. Et puis il y a ce qu'il reste de mon corps en bout de course. Je sais que je n'irai pas plus loin. Alors qu'une aube maussade fait pâlir l'horizon par-dessus les toits du lotissement, je franchis une clôture plantée de haies et m'approche d'une baie vitrée laissant filtrer une lumière tamisée.

Entre les rideaux entrebâillés, j'aperçois une chambre baignant dans la pénombre, à peine éclairée d'une lampe de chevet veillant sur une dormeuse inquiète. Elle est bien là, seule dans le grand lit où elle s'agite et se retourne sans arrêt, incapable de trouver le sommeil. Pressentirait-elle le sacrifice imminent qui se prépare ? Devant la commode, une robe noire suspendue à un portant indique que tout est prêt pour une cérémonie funèbre qui n'aura pas lieu, en l'absence de ses principaux acteurs. Le premier rôle a décidé de jouer à contretemps, le scénario est en cours de réécriture, tout cela n'est guère sérieux. Bien que la voie soit libre, quelque chose me retient. Mes yeux suintant une humeur jaunâtre (l'un d'eux ressemble à une bille jouant au flipper) ne parviennent pas à se détourner du spectacle offert par la victime trop consentante. Angélique. Est-ce une vengeance que je suis venu accomplir ou bien le désir de t'annexer au monde auquel j'appartiens, afin de t'avoir toute à moi désormais ?

Comme si mes pensées corrompues avaient pu franchir le mur, soudain rejetant les draps, en proie à une anxiété croissante, elle s'assoit au bord du lit dans sa chemise blanche et saisit le téléphone posé sur la console. Elle se met à pianoter sur l'écran avec frénésie, puis se lève et arpente la chambre tout en parlant. Je devine qu'elle s'adresse à lui, elle lui reproche de la laisser seule dans ce moment pénible, de ne rien assumer, fuir au premier embarras. Son désarroi est palpable, en pleine crise, mouillant sa chemise de larmes

impossibles à réfréner, elle n’a plus qu’amertume pour cet homme et ce qui l’avait attirée en lui. Est-ce enfin ma victoire ? L’amant éconduit, Angélique connaissant à son tour la torture qu’elle avait infligée. Je ne pouvais rêver mieux. Mais voilà que la porte de la chambre s’ouvre et que l’enfant alerté par les sanglots de sa mère entre en se frottant les yeux. Elle se précipite pour le rassurer, reprend contenance et le renvoie enfin dans son lit. Il est encore trop tôt dit-elle.

Est-il trop tôt ou trop tard ? L’enfant n’est pas de moi, j’en suis certain après l’avoir vu et compris que je n’avais sans doute pas été là lorsqu’il fallait, moi aussi. J’avais eu peur déjà, peur de ce qui nous liait, de l’avenir, peur de la vie… Pas à la hauteur, tout cela était trop fort. Je ne méritais peut-être pas de le vivre. Pas de vivre.

Une sorte de sirène retentit au loin. C’est l’heure où tout se dévoile. Le jour se lève, la ville va bientôt s’ébrouer et découvrir les stigmates de la nuit. Une évidence s’impose : je ne peux plus la tuer. Pauvre de moi, que me reste-t-il ?

Dans la chambre d’où me parvient une lueur anémiée, celle pour qui je suis sorti de la morgue, pour qui j’ai galvanisé mon corps trépassé, pour qui j’ai voulu revenir parmi les vivants enfin au mépris des lois de la nature et des douleurs passées, est sur le point de se préparer pour notre dernier rendez-vous. Rien n’était prévu de cette manière pourtant. À côté du téléphone, sur le lit défait, elle jette la chemise encore mouillée, laisse rouler sa chevelure sur ses épaules nues et se penche pour saisir une paire de collants. Ces gestes me retournent, mon cœur s’emballe. Entre elle et moi, son cou gracieux, ses jambes galbées, son sein clair et sa chair vulnérable, la distance n’a jamais été aussi mince. Toute entière à ma portée.

Des bruits plus forts me parviennent du dehors. Il semblerait que des choses se produisent encore dans ce monde en voie de dissolution accélérée. Je ne suis plus capable de m’y intéresser. Ce qui était caché jusqu’ici m’est désormais offert et les souvenirs perdus accourent en meute : sa main dans mes cheveux pour me

consoler, un regard m'enjoignant de me taire, sa peau qui m'attire et me répugne, la sonnerie du téléphone dans un soir vide, jusqu'à son visage bouleversant de beauté penché sur moi dans l'ambulance qui m'emporte. Angélique. Elle m'aimait donc encore. Impossible de trier tout ce qui se presse et se bouscule dans mon crâne exsangue : amour, vengeance, miséricorde, pardon. Je ne sais plus, je perds pied. Un cri retentit dans l'air transparent et pur du matin.

Je m'accroche à ce que je peux, les mains tendues. Elle seule peut décider, elle est la seule raison expliquant mon retour. La toucher, encore une fois, pour que le miracle ait lieu, comme lorsque je la tenais contre moi et que rien ne nous séparait, pas même l'épaisseur d'une vitre.

Le cri déchire l'aube. Un tumulte n'en finit pas de grossir dans la paisible banlieue. Une voix impérieuse et métallique donne des ordres. Là dans la pièce, elle secoue la tête comme une possédée, ses bras délicats tendus pour repousser une vision horrifique. Des hommes prennent position. Je veux l'appeler, mais ma voix ne parvient pas à couvrir la course des pas ou le cliquetis des armes. Ils ont emporté l'enfant. Angélique ! Avant qu'un dernier souffle ne sorte de sa gorge, son corps s'est affaissé. Une rafale sèche fragmente l'air.

Suis-je vivant ou mort ? Je ne sais plus. Inutile de me tâter, plus rien ne m'atteindra maintenant. Peut-être me sera-t-il possible de la retrouver de l'autre côté, celle pour qui je suis deux fois mort.

La radio déverse en continu ses informations sur la ville et le pays en état de choc après les événements de la nuit. Les brigades anti-zombies ont repris le contrôle de toutes les parties du territoire, en s'assurant de l'impossible résurgence de tout élément infecté. Le programme habituel va bientôt pouvoir reprendre, bercé de sa petite musique familière. Les gens peuvent rentrer chez eux rassurés, recommencer leur vie sans histoire. La civilisation a failli sombrer.

FIN

Merci pour votre lecture.